Perspectives chinoises

2007/4 | 2007
La Chine et son passé

Trouver une place pour les victimes

La difficile écriture de l'histoire de la Révolution culturelle

Youqin Wang

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/2503
ISSN : 1996-4609

Éditeur
Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée
Date de publication : 30 décembre 2007
ISSN : 1021-9013

Référence électronique
Youqin Wang , « Trouver une place pour les victimes », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2007/4 | 2007, mis en ligne le 03 avril 2008, consulté le 06 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/2503

© Tous droits réservés

perspectives chinoises

Trouver une place pour les victimes

La difficile écriture de l'histoire de la Révolution culturelle

YOUQIN WANG

Cet article soutient que la reconnaissance des victimes individuelles est un problème fondamental pour l'écriture de l'histoire de la Révolution culturelle et se trouve au cœur de la division majeure entre histoire officielle et histoire parallèle. L'auteur s'intéresse aux victimes dans l'histoire de la Révolution culturelle du point de vue des faits, des interprétations et de la méthodologie.

Prologue : un site web commémoratif bloqué

En octobre 2000, j'ai lancé un site, www.chinese-memorial.org, pour recueillir les noms des gens morts pendant la Révolution culturelle des suites de persécutions. Après des années de recherche et près d'un millier d'entretiens, j'ai compilé les histoires de centaines de victimes et les ai mises en ligne sur mon site. En cliquant sur chacun des noms d'une liste, classés dans l'ordre alphabétique, l'internaute pouvait prendre connaissance des informations personnelles de la victime : âge, profession, date et lieu du décès, détails sur le meurtre ou le suicide souvent précédé de tortures et d'humiliations.

Très rapidement, beaucoup d'internautes en Chine ont eu connaissance de mon mémorial électronique et je me suis vite retrouvé avec plusieurs courriels par semaine de visiteurs du site, même si les Chinois avaient moins accès à l'Internet à l'époque qu'aujourd'hui. La plupart des lecteurs considérait que ce projet était très important, et certains proposèrent de m'aider. Toutefois, en mars 2002, 17 mois après le lancement du site, les autorités de Pékin l'ont bloqué, et les internautes chinois n'ont plus pu y accéder.

Pourquoi est-ce que le gouvernement chinois a bloqué un mémorial électronique qui ne contient rien d'autre que les noms et les biographies de victimes ? Quel mal trouvent les autorités à ces informations alors que le gouvernement a annoncé la réhabilitation de toutes ces victimes dès 1979 ? De combien de distorsions devra encore souffrir le récit historique sur la Révolution culturelle à force de manquer de témoignages de victimes ? Le blocage du site posait des questions qui me préoccupaient depuis des années, bien avant que je ne sois sollicitée pour rédiger un article sur le sujet de « l'histoire officielle et de l'histoire parallèle » de la Révolution culturelle.

Dans cet article, je soutiens que la prise en compte des victimes individuelles est un problème crucial pour l'élaboration de l'histoire de la Révolution culturelle et que c'est autour d'elle que s'articule la division majeure entre l'histoire officielle dont le gouvernement a autorisé la publication, et l'histoire parallèle qui n'a pas pu passer la censure. Jusqu'à aujourd'hui, aucun article scientifique publié n'a analysé la différence entre les deux types d'historiographie de la Révolution culturelle. Il est nécessaire de mener une étude comparative sur ce thème, étant donné que les autorités qui contrôlent l'Internet et les médias en Chine ont montré à quel point la question restait sensible et se sont employées à faire taire les voix des victimes. Je vais donc évoquer les victimes de la Révolution culturelle à partir d'aspects factuels, interprétatifs et méthodologiques. Cette étude se nourrit de documents et de témoignages que j'ai recueillis pendant les 20 dernières années sur la Révolution culturelle et sur la manière dont son histoire a été écrite.

Les faits : les victimes oubliées de la Révolution culturelle

Nommer les victimes ordinaires

Un très grand nombre de personnes sont mortes des persécutions perpétrées pendant la Révolution culturelle. La plupart des victimes trouvèrent la mort dans leur unité de travail, plutôt que dans des camps éloignés. Elles ont été attaquées lors de « sessions de lutte des masses », et les meurtres

He Dinghua, institutrice à la retraite, tuée à son domicile par les Gardes rouges le 27 août 1966

ont été commis au nom de la prétendue « dictature des masses » préconisée par Mao Zedong [1]. Loin d'être tenus secrets, les meurtres servaient plutôt à obtenir la soumission de la population par la terreur. À vrai dire, la connaissance qu'avait la plupart des gens de cette oppression impitoyable est l'une des raisons principales pour lesquelles si peu de personnes s'opposèrent ouvertement à la Révolution culturelle.

Deux ans après la mort de Mao Zedong, le régime chinois a commencé à réhabiliter les victimes de la Révolution culturelle en payant leurs familles 420 yuans (environ la moitié du salaire annuel de l'époque) chacune en compensation. Cependant, les nouveaux dirigeants n'ont pas rendu public les noms des victimes, ni n'ont donné aux chercheurs ordinaires l'accès aux statistiques et aux archives que le « département du travail politique » de chaque unité de travail devait garder sur les employés. De plus, la presse officielle (il n'y en a pas d'autre en Chine) a été strictement contrôlée et la publication de livres ou d'articles sur la Révolution culturelle interdite. Par exemple, le magazine *Dongfang* (Est) de Pékin avait compilé une collection d'articles sur le 30e anniversaire de la Révolution culturelle pour son numéro de mai 1996. Pourtant, juste avant que l'imprimeur n'en termine la reliure, il fut ordonné que le numéro soit détruit et qu'un nouveau numéro soit produit sans les articles controversés. Ceci n'empêcha pas le magazine d'être fermé de manière permanente peu de temps après, malgré le fait que ses responsables avaient obtempéré. De nombreux auteurs ont ainsi cessé de s'intéresser au sujet de la Révolution culturelle après s'être rendu compte que toute enquête ou publication sur le sujet était, si ce n'est impossible, du moins extrêmement difficile.

Après que l'accès à mon site web mémorial a été bloqué en 2002, j'ai continué à le développer et à l'enrichir en contenu. En 2004, je publiai à Hong Kong [2] un ouvrage en chinois de 270 pages intitulé *Victims of the Cultural Revolution: An Investigative Account of Persecution, Imprisonment and Murder*. Dans ce livre, je révélai certains détails des histoires tragiques de 659 victimes, expliquant quand, où et comment elles avaient trouvé la mort. On comptait, parmi ces victimes, aussi bien des professeurs, que des écrivains, des médecins, des paysans, des ouvriers, des cadres de bas et de haut rang ainsi que des femmes au foyer d'un certain âge. Ce fut le premier livre sur les victimes de la Révolution culturelle nourri par des témoignages de première main.

Dans la préface [3] du livre, le professeur Roderick MacFarquhar faisait la remarque suivante :

> *L'ouvrage du professeur Wang ouvrage constitue une étape essentielle sur le chemin qui mène les Chinois à faire face à leur passé récent. Grâce à des efforts méticuleux, et sans doute malgré de nombreux obstacles et frustrations, l'auteur lève le voile sur la violence, particulièrement pour ce qu'elle considère être les pires moments de la Révolution culturelle : l'été des gardes rouges de 1966 ou le « mouvement d'assainissement des rangs de classe » par les comités révolutionnaires durant l'hiver 1968. Elle le fait en relatant, un à un, le sort de plusieurs centaines de victimes et garantit ainsi que celles-ci ne soient pas oubliées.*

Plus de 90 % des 659 victimes nommées dans mon livre sont mortes durant ces deux principaux *yundong* (mouvements) de la Révolution culturelle, qui ont consisté en d'innombrables actes d'une persécution cruelle et perpétrée sur les instructions claires et détaillées de Mao Zedong.

En plus d'un index alphabétique pour les noms, mon livre fournit également un index des lieux des tueries. Bien que je n'aie identifié que quelques centaines de noms, l'information disponible montre à quel point les victimes ont pu représenter un pourcentage important de la population totale. Par exemple, sur un total de 116 employés de l'école secondaire de filles rattachée à l'École normale de Pékin, dix professeurs et membres du personnel ont trouvé la mort dans les persécutions, ainsi qu'une personne extérieure qui a été battue à mort sur le campus [4]. À l'école secondaire de filles n°3 de Pékin, le principal et quatre instituteurs ont succombé aux persécutions, ainsi que deux personnes venant de l'extérieur tuées sur le campus, et sept épouses d'employés [5]. À l'école secondaire Mataxiang, dans le district rural de Jingyan, dans la province du Sichuan [6], les victimes furent deux instituteurs sur un total de 30 employés. 63 personnes ont été tuées à l'université de Pekin [7], et 58 à l'uni-

1. Mao Zedong, 9 juillet 1967. C'est une idée défendue pendant des années par Mao.
2. *Wenge shounanzhe: guanyu pohai jianjin he shalu de xunfang shilu* (*Les victimes de la Révolution culturelle : compte rendu d'enquête sur la persécution, l'emprisonnement et le meurtre*), Hong Kong, Open Press, 2004.
3. La préface était écrite en anglais et je l'ai traduite en chinois pour publication dans le livre. Cette citation est traduite de la version originale en anglais.
4. Wang Youqin, « 1966: Xuesheng da laoshi de geming » (1966: la révolution où les étudiants persécutent les professeurs), *Twenty-First Century*, n° 4, 1995. L'article a été actualisé de nombreuses fois, et la dernière version se trouve sur mon site web.
5. Chen Shouren, « Beijing nü san zhong de sha ren jilu » (Compte rendu des meurtres à l'École de filles n° 3 de Pékin), *Open Magazine*, mai 2007.
6. Voir *Wenge shounanzhe*, *op. cit.*, p. 234, 496.
7. Wang Youqin, « 63 Victims and the Cultural Revolution at Peking University », *Twenty-First Century*, n° 2, 2006.

Zhang Fang, professeur au collège Erlonglu de Pékin. Elle s'enfuit de Pékin, fut rattrapée et mourut à Xinxiang, dans la province du Henan, le 19 mai 1968.

versité de Tsinghua [8]. En outre, mes recherches montrent qu'il y a eu des persécutions sur tous les lieux de travail auxquels je me suis intéressée, sans exception [9]. Naturellement, un seul chercheur ne peut identifier qu'un nombre limité de victimes. Mais si l'on applique la proportion de victimes à la population active de l'époque en Chine, le nombre total peut être estimé en millions.

Les noms de la plupart des victimes que j'ai identifiées dans mon livre n'ont jamais été mentionnés dans les médias officiels, ni pendant, ni après la Révolution. En 1999, un ouvrage publié à Hong Kong pour marquer le cinquantième anniversaire de la République populaire de Chine, répertoriait les noms de victimes de la Révolution culturelle que l'éditeur avait compilés à partir de livres et essais publiés en Chine entre 1978 et 1999 [10]. Bien que censé représenter une étude plutôt complète des sources écrites publiées durant ces 23 années, ce volume n'incluait pas plus de 69 noms, tous de cadres de haut rang ou de célébrités. Ce nombre est à peine plus élevé que celui des victimes que j'ai répertoriées dans un seul établissement, l'université de Pékin, où 63 personnes sont mortes des suites des persécutions.

Durant la Révolution culturelle, les journaux et les magazines chinois n'ont pas publié un seul mot sur la violence et les meurtres qui avaient lieu, alors qu'ils faisaient quotidiennement leurs gros titres sur les activités des gardes rouges ou des rebelles révolutionnaires, etc. Les images des journaux, des magazines et des films documentaires publiées par les autorités chinoises de l'époque montrent des millions d'adolescents marchant sur la place Tiananmen avec leurs brassards de gardes rouges, alors que Mao Zedong serrait la main de leurs chefs. Ce sont ces gardes rouges radieux, les murs rouges de la Porte, les petites livres rouges de Mao, les drapeaux rouges, les slogans rouges qui ont créé l'imagerie emblématique de la Révolution. Les médias n'ont pas couvert les aspects sanglants de la Révolution, quand de nombreux enseignants, des « ennemis de classe » ou encore des étudiants issus de familles appartenant aux « cinq catégories noires », ont été physiquement attaqués, blessés ou même battus à mort par les étudiants gardes rouges [11]. Une autre disparition a aussi été passée sous silence pendant la Révolution culturelle, celle du président Liu Shaoqi, décédé en 1969 après trois ans d'emprisonnement et de torture, mais dont la mort n'a pas été révélée au peuple chinois avant 1980, lorsque les nouveaux dirigeants du Parti ont décidé de le réhabiliter.

Non seulement les cas de violence n'ont pas été rapportés lorsqu'ils ont eu lieu, mais rien ne filtra avant la fin de Révolution, la mort de Mao et la mise en place d'un nouveau régime. Ce ne fut qu'en 1978-79, alors que le noyau dirigeant du Parti s'était décidé à condamner la Révolution culturelle, que les médias chinois ont commencé, très prudemment, à mentionner le cas de victimes de haut rang ou célèbres. Les articles étaient peu bavards sur la manière dont ces victimes furent persécutées ou tuées. Elles furent simplement décrites comme de « bons camarades », « loyaux au Parti », qui avaient été persécutés par la « clique de Lin Biao » et la « Bande des Quatre ». Une règle non écrite voulait ainsi que seules les victimes d'un rang au moins équivalent à celui de vice-ministre, aient droit de cité dans la presse nationale.

L'histoire officielle : des récits partiels et sélectifs

Après que les nouvelles autorités chinoises eurent condamné la Révolution culturelle, trois livres en présentant une histoire générale furent « officiellement » publiés en 1986, 1988 et 1993. Tous les trois la décrivent comme un événement négatif, mais aucun ne fournit de détails sur les brutalités auxquelles ont été soumis les gens ordinaires.

La *Wenhua da geming shinian shi* [12] (Histoire des dix ans de la Révolution culturelle) de Gao Gao et Yan Jiaqi fut le premier ouvrage d'histoire générale sur le sujet. En réalité, on ne peut pas considérer que ce livre ait été vraiment « publié ». Avant même qu'il n'atteigne les rayons des librairies, des protestations de Tan Lifu, le chef des gardes rouges de l'université industrielle de Pékin, ont conduit le sécrétaire du Parti, Hu Yaobang, à en arrêter la distribution en octobre 1986 et ce, « dans un but de maintien de la stabilité et de l'unité ». La maison d'édition, dont on dit qu'elle en avait déjà imprimé 600 000 exemplaires, dut essuyer une très grosse perte financière. L'ouvrage reçut, un peu plus tard, le feu vert pour une vente en *neibu* (en interne) à travers des

8. Tao Shaojie, « Unnatural Deaths at Tsinghua University during the Cultural Revolution », *Twenty-First Century*, n° 2, 2006.
9. Voir Wang Youqin, *Wenge shounanzhe*, *op. cit.*
10. Jin Zhong (éd.), *Gongchan zhongguo wushi nian*, (Cinquante ans de Chine communiste : 1949-1999), Hong Kong, Open Press, 1999, p. 229-231.
11. Voir mes trois articles, (1) dans note 3; (2) « Terrorizing Classmates during the "Red August" of 1966: Cultural Revolution Facts and Analysis », *Chinese Studies*, n° 2, 1996; (3) « Between the Persecution of Teachers and the Persecution of Fellow Students », *Twenty-First Century*, n° 5, 1996.
12. Gao Gao, Yan Jiaqi, *Wenhua da geming shinian shi*, Tianjin, Tianjin renmin chubanshe, 1986.

Wang Qingping, directrice de l'école élémentaire Liangjiayuan, tuée sur le campus le 20 août 1966

Tang Zheng, professeur au collège numéro 1 du district de Liu Yang dans la province du Hunan, battue à mort sur le campus en août 1966

Sun Lisheng, professeur à l'école de filles numéro 3 de Pékin, tuée sur le campus le 12 juillet 1968

Hu Xiuzheng, professeur au collège de filles rattaché à l'Université des professeurs de Pékin, tuée sur le campus le 11 août 1968

De nombreux professeurs ont été tués pendant la Révolution culturelle. Leurs morts n'ont jamais été mentionnées dans l'histoire officielle.

officines gouvernementales spécifiques, mais l'interdiction s'appliquant à la distribution générale ne fut jamais levée. Trois mois plus tard, le 7 janvier 1987, Hu Yaobang donna sa démission, de la même manière que Khrouchtchev l'avait fait en 1964, deux ans après avoir approuvé la publication de l'œuvre d'Alexandre Soljenitsyne. Les auteurs, Gao et Yan, sont un couple, et Yan était directeur de l'Institut des sciences politiques de l'Académie chinoise des sciences sociales. Ils ont fui la Chine en 1989 après le massacre de Tiananmen. Au printemps 2007, un jeune lecteur basé en Chine m'a indiqué dans un courriel qu'il venait d'acheter une copie pirate de mauvaise qualité du livre pour 10 yuans. Le livre de Gao et Yan est le seul des trois qui mentionne les noms de victimes ordinaires de la Révolution culturelle. L'ouvrage fait référence aux décès de Xu Peitan, un concierge à la retraite, et de Wang Guanghua, un étudiant, dans le chapitre consacré à la montée du mouvement des gardes rouges [13]. Xu et Wang furent battus à mort dans une prison que les gardes rouges avaient établie dans une classe de musique de l'école secondaire n°6 de Pékin, qui se trouvait en face du quartier général du Parti communiste et à quelques centaines de mètres de la place Tiananmen. Xu fut accusé d'avoir été le propriétaire d'un garage avant 1949, en dépit du fait qu'il n'avait pas la propriété de l'établissement. Wang Guanghua n'avait pas été autorisé à rejoindre les gardes rouges car sa famille possédait un petit négoce avant 1949. Cependant, il était passé outre et avait participé aux « réseaux de relations révolutionnaires » (*chuanlian*) en province. En fait, une troisième personne, He Hancheng, fut également assassinée dans cette prison de campus. Mais sa mort ne fut pas mentionnée dans le livre [14] car le vieil homme, qui louait plusieurs maisons dont il était propriétaire, était un vrai « capitaliste ».

Le second ouvrage, *Da dongluan de niandai* (Les années turbulentes) [15], de Wang Nianyi, fut publié en 1988 et est depuis lors, disponible dans les librairies d'État. Il a été plusieurs fois réimprimé et une nouvelle édition révisée est sortie en 2005. Ce livre ne porte aucune mention des victimes de la violence des gardes rouges de 1966, et prétend que l'acte violent le plus sérieux fut que des enseignants se firent raser la moitié de la tête [16]. Dans un article ultérieur, j'ai attiré l'attention de l'auteur sur les omissions sérieuses que comportait la description de Wang Nianyi en décrivant le cas de 11 éducateurs qui avaient été battus à mort par les gardes rouges [17]. Dans la version anglaise mise à jour de 2001 [18], j'ai répertorié 30 noms d'enseignants assassinés, et davantage encore d'individus qui se suicidèrent après avoir été torturés et humiliés. Wang Nianyi n'a jamais répondu ni effectué le moindre changement pertinent dans la nouvelle édition de 2005. Alors qu'il consacre deux pages à défendre la violence des gardes rouges en août 1966, Wang ne reconnaît l'existence des victimes que par une seule phrase, qui dit littéralement : « D'après les statistiques, en août et septembre 1966, la ville de Pékin a battu à mort plus de 1 000 personnes [19]. » La phrase chinoise, qui n'a pas de sujet pour le verbe « battre », est grammaticalement maladroite. C'est une erreur que l'auteur a délibérément commise, afin d'éviter de mentionner les auteurs des crimes. En réalité, le nombre officiel de personnes tuées par les gardes rouges à Pékin fut de 1 772, un nombre qu'admet le troisième ouvrage officiellement publié sur la Révolution culturelle par Jin Chunming.

En outre, le nombre de 1 772 est remplacé de manière désinvolte par « plus de 1 000 » et ainsi minimisé. Les deux

13. *Ibid.*, p.75.
14. L'histoire de ces trois victimes apparaît sur le site web www.chinese-memorial.org et dans l'ouvrage *Wenge shounanzhe*.
15. Wang Nianyi, *Da dongluan de niandai*, Zhengzhou, Henan renmin chubanshe, 1988, réimprimé en 1992, 2004.
16. *Ibid.*, p. 86.
17. Voir *ibid.*
18. « Student Attacks Against Teacher: The Revolution of 1966 » (version révisée), *Issues and Studies*, n° 2, avril 2001.
19. Wang Nianyi, *Da dongluan de niandai*, *op. cit.*, p. 69.

auteurs étaient liés aux établissements qui font le plus autorité en Chine – l'École centrale du Parti (Jin Chunming) et l'université de la défense nationale (Wang Nianyi) – et avaient donc accès à des informations provenant de documents internes du Parti. Les deux livres mentionnent le nombre dans une seule phrase, sans aucun commentaire. Aucun des deux auteurs ne pose la question de qui fut tué, ni de qui tua les victimes, comme si le meurtre de 1 772 personnes n'avait besoin d'aucune autre explication.

Le troisième ouvrage, *Wenhua geming shigao* (Une ébauche d'histoire de la Révolution culturelle) [20], est, à l'instar des deux autres livres, principalement consacré à la description des événements qui ont été rapportés dans les médias chinois et à un réexamen des verdicts rendus. Par exemple, le cas de Liu Shaoqi, accusé durant la Révolution culturelle d'être le « premier suppôt du capitalisme au sein du Parti », devient dans le livre de Jin « le cas injuste numéro un ». L'auteur attribue la mort de Liu Shaoqi à des faux témoignages qui avaient convaincu Mao Zedong que Liu était un « traitre », comme si Mao avait été un enfant naïf [21]. L'ouvrage ne porte pas mention du « (mouvement d') assasinissement des rangs de classe » (*qingli jieji duiwu* 清理階級隊伍), lequel, instigué par Mao, entraîna la mort de plus de la moitié des victimes de la Révolution culturelle et infligea à d'innombrables autres des violences physiques et mentales. Le livre de Wang Nianyi consacre deux de ses 644 pages à ce « mouvement », mais ne nomme aucune de ses victimes.

En 1999, un ouvrage de 1 555 pages en deux volumes intitulé *Wenge dang'an* (Archives de la Révolution culturelle) fut publié en tant que troisième volume d'une somme intitulée *Huihuang 50 nian: gongheguo dang'an* (50 années glorieuses: les archives de la République) [22]. Cet ouvrage collectif, de trois fois la longueur des trois autres livres auxquels on se réfère plus haut, ne porte aucune mention des meurtres de gens ordinaires commis par les gardes rouges en 1966, et encore moins des 1 772 victimes dont il a été question plus haut.

Un grand nombre de chroniques a été publié au niveau des districts et des provinces depuis la fin des années 1980. Nombre d'établissements du supérieur et du secondaire ont également compilé leur propre histoire. Comment rendent-ils comptent des dix ans de la Révolution culturelle ?

Les *Annales de l'arrondissement de Xicheng à Pékin* (publiées en 1999) [23] ne répertorient que quatre décès de principaux d'école secondaire, et ne mentionnent pas que ce furent les gardes rouges qui les assassinèrent. En revanche, un article intitulé « Sur les écoles élémentaires et secondaires à Pékin durant la Révolution culturelle », publié en 1991, mentionne brièvement le fait qu'en 1966, dans l'arrondissement de Xicheng à Pékin, près de 100 enseignants, cadres d'administration et membres du personnel administratifs succombèrent à la torture, tandis que d'innombrables autres furent blessés ou mutilés, tous ces événements se passant sur une période de deux semaines [24]. De 1991 à 2000, les meurtres furent totalement passés sous silence. En réalité, outre le personnel enseignant, les gardes rouges ont assassiné plus de 300 habitants de l'arrondissement de Xicheng en août et septembre 1966.

Alors que les enseignants sont l'un des groupes où les victimes furent les plus nombreuses, même les livres d'histoire des écoles font l'impasse sur le nombre total de victimes. Par exemple, 39 enseignants trouvèrent la mort suite aux persécutions à l'université de Pékin, mais l'ouvrage en deux volume *Beijing daxue jishi (1898-1997)* (Chroniques de l'université de Pékin) [25] rend compte uniquement de la mort d'un certain nombre de professeurs des universités sans mentionner aucun nom de maître de conférences ou de chargé de cours. Les deux volumes du *Qinghua daxue zhi* (Annales de l'université de Tsinghua) [26] ne répertorient qu'un nombre partiel de victimes et ne fournissent que deux noms [27]. L'article du professeur Tang Shaojie intitulé « Unnatural Deaths at Tsinghua University during the Cultural Revolution » et mon article « 63 Victims and the Cultural Revolution at Peking University » offrent des listes plus complètes des victimes ainsi que des détails sur la fin malheureuse de ces dernières dans les deux universités chinoises les plus prestigieuses. Ces deux articles ont toutefois dû paraître dans une revue de Hong Kong [28] et n'ont pas été publiés en Chine.

En 1986, l'Institut d'éducation de la ville de Pékin a fait imprimer (mais sans la publier officiellement) une série sur

20. Jin Chunming, *Wenhua geming shigao* (Une ébauche d'histoire de la Révolution culturelle), Chengdu, Sichuan renmin chubanshe, 1995, p. 521.
21. *Ibid.*, p. 265-270.
22. Li Songchen, Tang Hejian, Du Shusheng (éd.), *Huihuang 50 nian: gongheguo dang'an* (50 années glorieuses : Archives de la République), Pékin, Dangdai Press, 1999, volume 3: *Wenge dang'an* (Archives de la Révolution culturelle).
23. Beijingshi Xichengqu zhi bianzhuan weiyuanhui, *Beijing Xichengqu zhi*, Pékin, Beijing Press, 1999, p. 32.
24. Wang Jian, « Wenhua dageming shiqi Beijing pujiao zhuangkuang »; « Beijing K-12 Education during the Cultural Revolution », *Beijing jiaoyu congkan*, n° 4, 1991.
25. *Beijing daxue jishi*, Pékin, Peking University Press, 1998.
26. *Qinghua daxue zhi*, Pékin, Tsinghua University Press, 2001.
27. *Ibid.*, vol. 2, p. 758.
28. *Twenty-First Century*, n° 2, 2006.
29. Elle regroupe : *History of Beijing 26th Middle School*, *History of Beijing 101st Middle School*, *Brief History of Beijing Yucai School*, *History of Beijing Tong County First School*, *History of Beijing 166th Middle School*, *Middle School Attached to Qinghua University*.

l'histoire de certaines écoles secondaires [29], qui mentionne brièvement la violence et les morts qui ont eu lieu dans ces écoles. Pourtant, en 2000, quand je contactai une personne qui travaillait au « bureau des affaires historiques » de l'école Chenjinglun (non inclue dans la série) à Pékin pour lui demander le nom d'une enseignante qui avait été tuée par les gardes rouges sur le campus à la fin août 1966, celle-ci me répondit d'une voix forte que « nous avons laissé tomber cette période » et elle refusa de m'aider [30]. « Laisser tomber une certaine période » ne relevait pas, aux yeux de cette historienne de l'établissement, des questions susceptibles d'être débattues.

Pan Guangdan est l'une des 659 victimes de mon livre. Il avait fait ses études dans des universités américaines et était un célèbre professeur d'anthropologie en Chine avant 1949. En 1951, il fut obligé de se livrer à une session d'autocritique lors de laquelle il dut insulter ses parents, ses professeurs et ses camarades de promotion. Il reçut en 1957 l'étiquette de « droitier », l'une des principales catégories « ennemies ». Quand la Révolution culturelle débuta, Pan fut astreint à des travaux pénibles sur le campus, dans le cadre de la « réforme par le travail » en 1966 et 1967, quand bien même il était lourdement handicapé (il avait perdu une jambe quand il était jeune) et ne pouvait pas marcher sans béquilles. Juste avant de mourir en 1967, il dit à un ami que sa vie après 1949 se résumait à quatre mots anglais qui commencent pas la lettre S. : se rendre, se soumettre, survivre et succomber (*surrender, submit, survive and succumb*) [31].

En réalité, l'expérience du professeur Pan fut assez largement partagée par les gens qui avaient un *background* éducatif et une position professorale similaires. L'*Encyclopédie chinoise* de 1991 porte à son sujet l'entrée suivante :

> ***Pan Guangdan, 1899-1967***
> *Né en 1899 dans la province du Jiangsu, district de Baoshan, ville de Luodian. 1912-1922 : études préparatoires à l'école Qinghai de Pékin en vue d'études aux États-Unis. 1922-1926 : étudie aux États-Unis. Étudie d'abord la biologie à l'Université de Dartmouth, New Hampshire, où il obtient une licence, puis étudie la zoologie, la paléontologie et la génétique à l'Université de Colombia où il obtient une maîtrise. En 1926, il retourne en Chine et exerce comme professeur à l'université de Daxia à Shanghai, à l'Université de Fudan et à l'université de Guanghua. Après 1934, il est professeur à l'université de Tsinghua, doyen, titulaire de la chaire de sociologie. Ensuite, il est professeur et titulaire de la chaire de sociologie de la la Northwestern United University. 1952-1967 : travaille au Collège central des nationalités, titulaire d'une chaire de troisième division. Membre de la deuxième et troisième Conférence politique consultative du peuple chinois. Il est mort le 10 juin 1967* [32].

A lire l'article ci-dessus, on voit peu de différence entre l'existence du professeur Pan et celle de professeurs ayant vécu toute leur vie dans un autre endroit du monde. Rien dans la description n'est faux, mais elle omet deux faits importants : Pan a été catégorisé comme « droitier » en 1957, et il est mort sous la torture durant la Révolution culturelle. La description correspondant à Pan Guangdan dans l'encyclopédie suggère que le mouvement anti-droitier, la Révolution culturelle et tous les autres mouvements de persécution n'ont jamais eut lieu. Des biographies telles que celles de Pan sont fréquentes, mais sont-elles véridiques ? Cette méthodologie basée sur une présentation sélective des faits est devenue l'une des caractéristiques majeures de l'histoire officielle des dix ans de Révolution culturelle.

Compte tenu du fait que les noms des victimes ordinaires et leurs souffrances font défaut dans l'histoire officielle, des gens en Chine m'ont dit qu'ils n'étaient pas surpris que le site web « mémorial » soit bloqué depuis plus de cinq ans. Bien que les victimes répertoriées sur le site aient reçu une attestation de « réhabilitation » (*pingfan*), leurs noms et leurs histoires restent tabous, aussi bien sur papier que sur l'Internet.

Interprétation : Erreurs ou crimes

Tout récit historique est de manière inévitable relié non seulement aux faits, mais aussi à l'interprétation qui en est faite, surtout dans le cas d'événements historiques récents tels que la Révolution culturelle. Pour les historiens, les faits devraient constituer à tout moment une priorité, et l'interprétation est censée dériver d'eux. Pourtant, on voit bien que dans le cas de l'histoire officielle de la Révolution culturelle, la manière dont les autorités ont interprété la Révolution a affecté celle dont les historiens sélectionnent les faits. Dans la préface de *Victims of the Cultural Revolution*, le professeur Roderick MacFaquhar souligne :

30. J'ai retrouvé plus tard le nom du professeur assassiné à travers d'autres gens. C'était un professeur de biologie et elle s'appelait Qi Huiqin. Elle fut brutalement battue à mort sur le campus de l'école de filles. Voir *Wenge shounanzhe*, *op. cit.*, p. 328.
31. Voir *Wenhe shounanzhe*, *op. cit.*, note 2, p. 314-326.
32. *Chinese Encyclopedia*, Pékin, Encyclopedia Press, 1991,Volume of Sociology, p. 213.

Bian Zhongyun, directrice adjointe du collège de filles rattaché à l'Université des professeurs de Pékin, battue à mort sur le campus le 5 août 1966

Pour ce qui est de la Révolution culturelle, le PCC s'est montré préoccupé par un besoin d'appurer les comptes dans sa résolution de 1981 sur l'histoire du Parti. La résolution rendit coupable Mao Zedong, « dirigeant victime d'une appréhension erronée des choses », pour avoir initié et mené la Révolution culturelle, mais décrivit les actions de la Bande des Quatre et de Lin Biao « comme d'une nature entièrement différente...[ils tirèrent] avantage des erreurs de Mao Zedong, commirent de nombreux crimes dans son dos et menèrent le pays et la population au désastre » ; ils poussèrent le peuple à « tout renverser et à plonger dans une guerre civile totale ».

A partir de 1978, Deng Xiaoping et Hu Yaobang réhabilitèrent des millions de gens qui avaient été des victimes de la Révolution culturelle et même de persécutions précédentes tel que le « Mouvement anti-droitier » (1957) et le « Mouvement de liquidation des contre-révolutionnaires » (1950-1952). Ils révoquèrent toutes les charges qui pesaient contre ceux qui avaient survécu, et remirent en liberté ceux qu'on avait emprisonnés en tant qu' « éléments contre-révolutionnaires ». Ce fut l'un des changements les plus importants qui se soit produit après la mort de Mao. Les familles innombrables des victimes eurent de la reconnaissance pour les nouvelles politiques, auxquelles beaucoup ne s'attendaient probablement pas. La réhabilitation n'aurait pas eu lieu sans la mort de Mao Zedong en 1976. Pourtant, Deng et Hu se sont bornés à décrire leur action comme « une révocation des cas d'injustice », et le nouveau gouvernement a rejeté la responsabilité de ces forfaits sur Lin Biao et la « Bande des Quatre » plutôt que sur Mao Zedong. Ils insistèrent sur le fait que Mao Zedong avait simplement fait des « erreurs », tandis que Lin Biao et la « Bande des Quatre » avaient commis des « crimes ». L'histoire officielle ne garda que les faits qui étaient conformes à la « résolution » de 1981 du Parti, et se dispensa de ceux que les interprétations du Parti ne permettaient pas d'expliquer.

La « Bande des Quatre » incluait l'épouse de Mao, Jiang Qing, ainsi que trois autres hommes qui accédèrent au cercle central du pouvoir durant la Révolution culturelle alors qu'ils étaient issus de rangs subalternes. Avant d'épouser Mao dans les années 1930, Jiang Qing était actrice et avait déjà été mariée. Comme elle sentait que son passé menaçait son ascension au sein du Parti, elle ordonna la destruction des documents de cette période qui la concernaient, ainsi que l'emprisonnement de ceux qui avaient travaillé avec elle. Son procès en 1981, et plus tard les médias officiels, fournirent des détails sur la manière dont elle persécuta réalisateurs de cinéma et comédiens. Le livre de Gao et de Yan consacre 12 pages à ces histoires [33].

En juillet 1966, Jiang Qing fit un discours à l'université de Pékin devant plus de 10 000 personnes où elle fit l'éloge des actes de violence commis le 18 juin contre « les ennemis de classe » sur le campus de l'université de Pékin. Son discours conduisit la violence à se propager très rapidement. Le 5 août, Bian Zhongyuan, directrice adjointe du collège de filles rattaché à l'université de Pékin, fut battue à mort.

Ce fut la première victime des gardes rouges. Jiang Qing rencontra à plusieurs reprises les leaders des gardes rouges des écoles, et les appelaient « petits soleils ». Le 18 août, lors du rassemblement d'un million de gardes rouges sur la place Tiananmen, Song Binbin, chef des gardes rouges de l'école de Bian Zhongyun, offrit un brassard des gardes rouges à Mao, et celui-ci fit allusion à son nom, qui signifie « élégance », en l'invitant à « être violente ». Les meurtres se multiplièrent tout de suite après le rassemblement, et en deux semaines des milliers d'enseignants et de résidents furent tués à Pékin. Les gardes rouges lancèrent également des incursions chez les gens et chassèrent de chez eux 100 000 habitants, environ 2 % de la population de la ville, en les accusant d'appartenir à des catégories « ennemies » [34]. D'autres provinces connurent de tels événements sanglants durant cette période.

La Chine a une longue histoire de respect de l'éducation, et jamais dans le passé le massacre à grande échelle d'enseignants par des étudiants n'avait eu lieu. Pourtant, les meurtres de milliers d'enseignants et d'habitants de Pékin perpétués par les gardes rouges en août 1966, ne furent pas comptabilisés comme des crimes majeurs, ni au procès de Jiang Qing, ni dans les récits historiques publiés sur la Révolution culturelle, alors qu'ils ne constituaient pas des crimes moins graves que la persécution des acteurs et des actrices qui avaient connu Jiang Qing dans les années 1930. L'assassinat de la directrice adjointe d'école Bian Zhongyun, n'apparut dans aucune publication jusqu'à ce que je publie un article dessus en 1988, non seulement parce qu'elle n'avait pas le privilège d'être un cadre de haut rang, mais surtout parce qu'elle incarnait un large groupe de victimes d'un crime beaucoup plus sérieux.

La persécution dont furent l'objet les acteurs qui avaient fréquenté Jiang Qing dans les années 1930 peut raisonnablement s'expliquer par les motivations personnelles de cette

33. Gao Gao et Yan Jiaqi, *Wenhua da geming shinian shi, op. cit.*, p. 417-428.

dernière. Mais les meurtres d'enseignants et de résidents ne peuvent pas s'interpréter de la sorte et doivent être attribués à la direction de Mao Zedong. Leur nature sanglante est une preuve de génocide. C'est la principale raison pour laquelle les aspects les plus sanglants et les plus caractéristiques de la Révolution culturelle furent simplement oblitérés du procès de la « Bande des Quatre » et des livres d'histoire.

L'interprétation selon laquelle le désastre de la Révolution culturelle doit être attribué aux tentatives de Lin Biao et de la « Bande des Quatre » de prendre le contrôle du Parti, est trop faible pour expliquer de manière adéquate les origines de la Révolution culturelle, en particulier la persécution cruelle de millions de citoyens ordinaires. Au début des années 1980, Wang Ruoshui, (1926-2002), un théoricien marxiste du Parti, a émis une nouvelle théorie de « l'aliénation » pour expliquer les origines de la Révolution culturelle. D'après cette théorie, c'est « l'aliénation » du socialisme par rapport à l'humanisme (et non le socialisme en lui-même) qui est la cause de la tragédie. En outre, il argumenta que l'humanisme devait avoir un rôle important dans le marxisme (l'humanisme était sous Mao un concept négatif, qualifié de « bourgeois ») et il était partisan d'une critique de la Révolution culturelle du point de vue de l'humanisme. Wang Ruoshui s'efforça d'appréhender et d'interpréter les persécutions sanglantes de la Révolution culturelle plutôt que de simplement les mettre sur le dos de Lin Biao et de la « Bande des Quatre », tout en essayant de ne pas diffamer le socialisme ni le marxisme. Mais les hauts dirigeants du Parti désapprouvèrent sa théorie, et il fut démis de son poste de rédacteur en chef du *Quotidien du Peuple* durant les campagnes contre la « libéralisation bourgeoise » et la « pollution spirituelle » en 1983. En réalité, la plupart des Chinois, y compris ceux qui étaient cultivés, n'avaient pas saisi la théorie de Wang Ruoshui, qui était remplie de jargon marxiste et de vocabulaire ambigu, quand le Parti s'attaqua à elle dans une directive [35]. Les attaques menées à l'encontre de cette théorie ont eu pour résultat l'oubli des victimes et des persécutions inhumaines de la mémoire collective. Évidemment, l'oubli dispense de toute théorie justificative [36]. La réalité est qu'il n'y a pas de tyran sans victimes. Néanmoins, on peut jouer avec l'histoire : si la compilation de données historiques sur les victimes permet de démasquer un tyran, inversement, l'oubli de ces mêmes victimes, dans la ligne de la résolution du Parti de 1981, permet impunément, à propos d'un drame de l'ampleur de la Révolution culturelle, de n'évoquer qu'une « erreur » (celle de Mao) et non pas un crime.

D'un côté, ceux qui œuvrent pour le compte de l'histoire officielle ne gardent que les faits qui sont conformes à l'interprétation du Parti, faits qui vont ensuite constituer la base de nouvelles interprétations. Par exemple, en août 1966, au moment où les meurtres des gardes rouges atteignirent leur paroxysme, le premier ministre Zhou Enlai prit des notes sur un papier à l'aide d'un crayon. Il dressa une liste de treize noms de personnes qui étaient tous des « éléments du Front uni » (*Tong zhan duixiang*), dans laquelle se trouvait Song Qingling, vice-présidente de la République populaire de Chine et veuve de Sun Yat-sen. Zhou donna l'ordre que les domiciles de ces 13 personnes soient protégés des gardes rouges. Dans les publications officielles postérieures à la Révolution culturelle, la note de Zhou est interprétée comme une preuve solide et manifeste des efforts qu'il avait déployés pour mettre fin aux exactions de la Révolution culturelle [37]. Cette interprétation n'est toutefois tenable qu'à condition d'avoir escamoté de l'histoire les nombreuses victimes parmi les enseignants et les habitants. Le fait est que, quand Zhou Enlai rédigea sa liste, des centaines de gens ordinaires étaient assassinés quotidiennement, ne serait-ce qu'à Pékin. Écrire une note dans le but de ne protéger que 13 individus revient en fait à donner son consentement, de manière tacite, aux tueries systématiques qui avaient alors lieu [38].

D'après les personnes qui ont eu la chance d'avoir accès aux « documents internes », le nombre réel de morts était en réalité transmis chaque jour aux autorités centrales à travers plusieurs bureaux de collecte de renseignements. Si le nombre des meurtres avait été publié, il aurait alors été très délicat de préserver l'image positive de Zhou Enlai telle que le Parti s'est efforcé de le faire après la Révolution culturelle. L'image de Zhou a permis au gouvernement de décrire la Révolution culturelle comme « un coup terrible et des pertes dramatiques pour le Parti, l'État et le peuple » (résolution de 1981), comme si c'était le Parti qui avait été une victime, et non le peuple.

34. Voir Wang Youqin, « Student Attacks Against Teachers: The Revolution of 1966 », *art. cit.*
35. N° 36, 24 octobre 1983.
36. Voir l'ouvrage de Wang Ruoshui *Wei rendaozhuyi bianhu* (Défense de l'humanisme), Pékin, Renmin chubanshe, 1986.
37. Zhou Enlai, *Zhou Enlai xuanji*, Pékin, Renmin chubanshe, 2000, volume II, p. 450-451. L'écriture de Zhou est reconnaissable dans *Wenhua dageming zhong de Zhou Enlai* (Zhou Enlai et la Révolution culturelle), qui forme une partie du film documentaire intitulé *Mao Zedong yu zhongguo* (Mao Zedong et la Chine), Huanan and Jiangxi Video Press, ISBN 7-88504-491-2.
38. Voir le graphe des morts quotidiennes du 24 août au 7 septembre 1966 dans *Victims of the Cultural Revolution*, p. 224. Du 26 août au 1er septembre, le nombre de meurtres quotidiens se comptait par centaines. Le plus haut niveau a été atteint le 1er septembre, avec 282 morts.

Les ouvrages d'anciens protagonistes de la Révolution culturelle ne tiennent pareillement aucun compte des victimes. En 2004, deux recueils de souvenirs sur la Révolution culturelle de Xu Jingxian et Nie Yuanzi furent publiés à Hong Kong [39]. Xu et Nie étaient tous deux très célèbres pour avoir occupé des postes élevés et influents durant la Révolution. Xu fut, pendant dix ans, la troisième personne la plus importante du Comité révolutionnaire de Shanghai (les deux hommes au-dessus de lui faisaient partie de la « Bande des Quatre ») et fut condamné à 18 ans de prison après la Révolution culturelle ; Nie était chef du Comité de la Révolution culturelle de l'université de Pékin. D'après les « statistiques internes », 11 150 personnes ont perdu la vie suite aux persécutions à Shanghai, mais Xu Jingxian ne mentionne aucun de leurs noms dans son livre de 433 pages. De même, Nie Yuanzi ne se montre aucunement désolée pour les 63 personnes qui ont péri à l'université de Pékin tout en se plaignant de la peine de 17 ans de prison qu'elle avait reçue. Tant Xu que Nie sont assez intelligents pour savoir qu'on ne peut être accusé de crime en l'absence de victimes et ils s'emploient donc à nier l'existence de ces dernières. Et si les autorités chinoises n'ont pas approuvé la publication de ces livres, elles ont en commun avec les auteurs la façon de traiter la question des victimes.

La suppression par le gouvernement de tout les faits relatifs aux victimes a facilité le négationnisme sur toute l'histoire criminelle de la Révolution culturelle. Après que Nie Yuanzi eut publié son livre, elle retrouva les privilèges médicaux dont elle bénéficiait comme cadre de haut rang et qui avaient été supprimés au moment de sa condamnation criminelle. Les médecins d'un certain âge furent surpris de la voir arriver à la clinique spéciale de l'hôpital n°3 affilié à l'université de Pékin, tandis que les jeunes gens n'avaient aucune idée de qui elle était. Le 9 septembre 2007, Song Binbin, la figure emblématique des gardes rouges, fut désignée « ancienne élève d'exception » lors d'un rassemblement dans le grand hall du peuple pour marquer le 90e anniversaire de l'école secondaire rattachée à l'École normale de Pékin (qui était avant la Révolution une école de filles). La célèbre photo où l'on voit Song offrant à Mao un brassard des gardes rouges, le 18 août 1966, fut exposée sur le campus et imprimée dans l'ouvrage commémoratif pour l'anniversaire de l'école. Le fait que les gardes rouges eussent battu à mort la directrice adjointe Bian Zhongyun 13 jours avant que la photo ne fût prise, et que des milliers de d'habitants de Pékin fussent assassinés ultérieurement, fut entièrement passé sous silence.

Les intellectuels occidentaux qui ont un parti pris en faveur de la Révolution culturelle se sont également montrés réticents à reconnaître, ou affronter, la réalité des actes violents ainsi que le grand nombre de victimes dont des travaux en chinois, en japonais ou en anglais rendent désormais compte. En 2005, dans un article de 32 pages intitulé « La Révolution culturelle : la dernière révolution? » [40], un universitaire français, Alain Badiou, fit l'éloge de la Révolution culturelle avec des descriptions telles que « un grand brassage d'expériences » et une « lutte contre le révisionnisme ». L'article relate tout le déroulement de la Révolution et se réfère aux noms de Mao Zedong, Zhou Enlai et même Kuai Dafu, un leader étudiant « rebelle » en 1966-1968, mais ne fait aucune mention des victimes. Il est difficile de savoir si Badiou prétend ne rien connaître des faits, ou simplement si le nombre de personne qui furent assassinées lui est indifférent. Il ne se donne même pas la peine d'offrir une justification sérieuse à la violence des gardes rouges, mais l'interprète simplement à l'aide de la phrase suivante :

> *...le fait qu'il n'y ait jamais eu, à l'échelle de l'action de la jeunesse, un espace politique global pour l'affirmation politique, pour la création politique du nouveau aggrava la barbarie de certain groupes de choc révolutionnaires* [41].

Tout comme devant une cour de justice, le principe de dire « toute la vérité » et « rien que la vérité » est fondamental pour l'écriture de l'histoire. Hitler et le Troisième Reich auraient pu être décrits comme de simples épisodes belliqueux qui n'ont rien d'uniques dans l'histoire européenne, si l'on n'avait rendu compte des chambres à gaz ou de victimes telles qu'Anne Franck. Le régime de Staline aurait ressemblé à celui d'un dirigeant tsariste typique de l'histoire de la Russie s'il n'y avait eu *L'Archipel du Goulag*. Si l'on passe en revue les écrits historiques sur la Révolution culturelle des 30 dernières années, on peut donc constater que ces deux principes sont certes importants pour l'écriture de l'histoire, mais que « toute la vérité » est plus significatif que « rien que la vérité ». Le fait d'avoir étouffé une partie des faits concernant les victimes, a conduit à déformer le contexte, et à mal interpréter la nature de la Révolution culturelle.

39. *Xu Jingxian, Shi nian yi meng* (Dix ans comme un rêve), Hong Kong, Shidai Guoji Press, 2004; Nie Yuanzi, *Nie Yuanzi Huiyilu* (Memoires de Nie Yuanzi), Hong Kong, Shidai Guoji Press, 2004.

40. *Positions* vol. 13, n° 3, Hiver 2005. [Alain Badiou, *La Révolution culturelle : la dernière revolution ?*, Paris, Le Perroquet, 2002, 34 p.] 1 Retraduit de l'anglais.

41. Retraduit de l'anglais.

Méthode : enquêter ou se restreindre à des sources de seconde main

L'« histoire parallèle », à l'inverse de l'histoire officielle de la Révolution culturelle, est restée bourgeonnante au cours des 30 dernières années. La principale raison en est que les autorités pékinoises ont continuellement adopté des mesures pour empêcher toute publication de dévier du cap fixé par le Parti. Cet article n'a toutefois pas pour objet de débattre du rôle du gouvernement dans l'écriture de l'histoire, mais s'intéresse simplement à l'écriture elle-même. J'aimerais faire remarquer qu'en plus du contrôle officiel et de la censure, l'une des raisons pour lesquelles les auteurs des trois ouvrages d'histoire générale sur la Révolution culturelle ont négligé le sujet des victimes, est qu'ils se sont avant tout basés sur des matériaux publiés, sans enquêter par eux-mêmes. Gao Gao, par exemple, l'un des auteurs précités, écrit dans la préface que son ouvrage a utilisé trois sortes de sources : les publications du gouvernement, celles des « organisations révolutionnaires » comme les gardes rouges au cours de la Révolution culturelle, et les publications officielles après la Révolution culturelle [42].

Comme on l'a noté plus tôt, pendant la Révolution culturelle, les publications étaient soumises à une censure très stricte et ne rendaient pas compte des histoires des victimes. Après la Révolution, les médias ne s'intéressèrent qu'aux cas de victimes célèbres et de haut rang car les autorités ne voulaient pas de divulgation complète des crimes commis. Face à des médias chinois qui se décrivent ouvertement comme des « outils de propagande au service du Parti », il est difficile d'espérer que les écrits historiques basés sur ce type de matériaux répondent aux critères habituels de la recherche universitaire.

Dernièrement, les nouvelles technologies ont permis à des historiens chinois non officiels de faire entendre leur voix. Ils peuvent ainsi placer des essais sur Internet et atteindre des centaines de milliers de lecteurs, ou bien recourir à des caméras numériques pour faire des films qui, il y a quelques années, étaient complètement hors de porté pour les Chinois ordinaires. Un nouveau discours sur la Révolution culturelle voit donc le jour, certes encore très faible, mais néanmoins de plus en plus audible et il génère progressivement une histoire non officielle, ou plutôt une « histoire réelle ». Il y a 2 500 ans, on arrivait à écrire l'histoire en utilisant de simples lamelles de bambou. Il nous reste donc des raisons d'espérer qu'à l'ère technologique dans laquelle nous vivons, il devienne enfin possible de traiter sérieusement l'histoire récente.

Dans ce contexte, deux films documentaires de Hu Jie (1958-, habitant de Nanjing), *Seeking the Soul of Lin Zhao* et *Though I Am Gone*, constituent des travaux remarquables qui méritent qu'on s'intéresse à eux. Financés grâce au salaire modeste de Jiang Fenfen, l'épouse de Hu, les deux films n'ont pas été projetés en Chine, mais circulent depuis des années en VCD dans la population. *Though I Am Gone* peut être vu sur Youtube depuis avril 2007. On perçoit dans ces films non seulement l'histoire, mais aussi les efforts du réalisateur pour recouvrer le passé dans sa réalité, et c'est ce qui a constitué l'une des principales raisons pour lesquelles ils ont profondément touché, avec leur simplicité de style, autant de spectateurs.

Dans *Seeking the Soul of Lin Zhao* (2004), Hu Jie parcourt plusieurs provinces et interroge de nombreuses personnes qui ont croisé Lin Zhao (1932-1968) entre les années 1950 et 1968. Elles lui parlent ainsi de cette jeune fille pleine d'idéaux qui avait suivi le Parti au début des années 1950, jusqu'à ce qu'elle exprime de la compassion pour des camarades de classe qui avaient été la cible d'attaques en tant que « droitiers » en 1957. Désignée elle même comme « droitière », elle fut condamnée à 20 ans d'emprisonnement pour des poèmes politiques qu'elle avait écrits au début des années 1960. Après avoir critiqué Mao Zedong dans son journal et dans des poèmes alors qu'elle était en prison à Shanghai, elle fut condamnée à mort le 29 avril 1968 et immédiatement exécutée. (En fait, Xu Jingxian, dont on a parlé plus haut, était l'un de ceux qui signèrent sa condamnation à mort.) Après qu'elle fut exécutée, la police se rendit chez la mère de Lin et lui présenta la facture de la balle qui avait tué sa fille. En plus des interviews filmées, Hu Jie montre dans son film de nombreux documents originaux, y compris les procès-verbaux du tribunal ainsi que les manuscrits de Lin Zhao.

En 1979, le *Quotidien du Peuple* rendit compte du cas d'une femme membre du Parti communiste, appelée Zhang Zhixin (1930-1975) [43] qui avait été exécutée pour son « discours contre-révolutionnaire » lors de la Révolution culturelle. Néanmoins, le *Quotidien du Peuple* insista sur le fait qu'elle avait été injustement condamnée à mort parce qu'elle s'était opposée à Lin Biao et à la « Bande des Quatre », et qu'elle avait été condamnée par la « Bande des Quatre » et leurs agents dans sa province. Le *Quotidien du Peuple* évita

42. Gao Gao, Yan Jiaqi, *Wenhua da geming shinian shi*, *op. cit.*, préface, p. 2.

43. « Fighting for the Truth: Story of the Outstanding Communist Party Member Zhang Zhixin Opposing Lin Biao and the Gang of Four », *People's Daily*, 25 mai, 1979. Plusieurs essais complémentaires furent publiés ensuite.

de dire si Zhang Zhixin avait critiqué Mao Zedong. Ils lui façonnèrent ainsi une image de martyr car cela servait leur besoin : répudier la Révolution culturelle et non Mao – en dépit du fait que Mao est inséparable des crimes de la Révolution et de la « Bande des Quatre ». A la différence du reportage officiel sur Zhang Zhixin, le film de Hu Jie sur Lin Zhao recherche toute la vérité et dresse le portrait réaliste d'une héroïne persécutée.

Though I Am Gone (2006) mène l'enquête sur le meurtre de Bian Zhongyun, la directrice adjointe d'école mentionnée plus haut, qui fut tuée par des étudiants gardes rouges le 5 août 1966. Le film montre les habits maculés de sang de Bian et sa montre brisée, qui s'est arrêtée à peu près à l'heure où elle fut battue à mort. Le mari de Bian Zhongyun, Wang Jingyao, qui conservait ces preuves depuis 40 ans, a pu enfin les exhiber publiquement pour témoigner de la brutalité des gardes rouges et de la Révolution culturelle. Wang Jingyao avait également fourni des photos de ces preuves à Carma Hinton, la productrice américaine du film *Morning sun* (2004, Long Bow Company). Cependant, cette dernière n'en fit pas usage et les lui rendit. Quand on regarde le film, une chose est claire : il devient impossible d'associer positivement les gardes rouges à des « soleils levants ». D'anciens gardes rouges de cinq écoles secondaires de Pékin s'expriment dans le film de Hinton, et aucun d'eux ne présente d'excuses pour ce que les gardes rouges ont fait en 1966 dans ces cinq établissements, alors qu'en 2000, j'avais déjà présenté les noms de huit victimes sur Internet [44].

Morning sun fut traduit en quatre langues et diffusé par les chaînes de télévisions publiques des États-Unis, du Royaume Uni, d'Allemagne et de France. *Though I Am Gone* est disponible uniquement en chinois avec des sous-titres anglais, rédigés par un traducteur bénévole, et les gens en Chine ne peuvent pas avoir accès au film sur Youtube. Privé de soutien financier, Hu Jie continue néanmoins à réaliser des films qui ne peuvent pas être vus librement dans son propre pays. Pourtant, sa voix solitaire résonne chez ses compatriotes, qui lui rendent hommage. D'une certaine manière, la situation de Hu Jie fait écho à celle des écrivains qui continuent de produire leur histoire non officielle de la Révolution culturelle.

En conclusion, il convient de signaler l'histoire des deux versions du billet de 100 yuans chinois. La première sortit pour la première fois en 1980, juste après que le Parti rétablit la réputation de Liu Shaoqi, dont le portrait apparut alors sur le billet à côté de ceux de Mao Zedong, Zhou Enlai et Zhu De. La disposition serrée des quatre portraits ne laisse rien voir des troubles sanglants de la Révolution culturelle, ni des trois ans de torture qui ont conduit à la mort de Liu. Environ 20 ans plus tard, en 1999, une nouvelle version du billet de 100 yuans fut imprimée, qui est restée en circulation depuis. Le nouveau billet ne représente plus quatre hommes, mais un seul – Mao Zedong. La jeune génération ne sait pas qui était Liu Shaoqi, ni ce qui est arrivé pendant la Révolution culturelle. Liu et les autres « acteurs secondaires » de cette période ont tout simplement été supprimés du billet. Un vieux proverbe chinois dit : « il est possible de transformer un grand événement en petit événement, et un petit événement en rien du tout ». Est-ce à ce destin inévitable qu'est réduite la vraie histoire de la Révolution culturelle et de ses victimes ? Mon seul espoir est que le sort des billets de 100 yuans n'ait pas valeur de symbole pour l'histoire de la Révolution culturelle. •

• **Traduit par Brice Pedroletti**

44. Les cinq écoles sont : l'école secondaire de filles rattachée à l'École normale de Pékin, l'école secondaire 101 de Pékin, l'école secondaire de filles n°10, l'école secondaire rattachée à l'université de Tsinghua et celle rattachée à l'université de Pékin. Des gens furent assassinés par les gardes rouges dans les cinq écoles en 1966. J'ai répertorié neuf victimes sur mon site web et dans mes publications écrites (huit en 2000 et une en 2005). Leurs noms sont Bian Zhongyun, Chen Baokun, Sun Di, Liu Shuhua, Guo Lanhui, Wu Suzhen et Chen Yanrong. Après que les gardes rouges de l'école de filles rattachée à l'École normale de Pékin, eurent tué Bian Zhongyun, ils batturent une serveuse de 18 ans du restaurant Yuhuatai près de l'école, mais je n'ai pas pu trouver le nom de la jeune fille. Les gardes rouges de l'école rattachée à l'université de Pékin ont également tué une vieille femme quand ils assassinèrent Chen Yanrong le 27 août 1966. Les neuf victimes sont seulement celles que j'ai pu identifier ; le nombre total de personnes assassinées par les gardes rouges dans ces cinq écoles reste inconnu.